

## En marge du cahier « Géophotographie d'une espace » : l'image d'expression et la communication scientifique en géographie

Claude Cossette and Yves Tessier

Volume 25, Number 64, 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/021512ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/021512ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

### ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this note

Cossette, C. & Tessier, Y. (1981). En marge du cahier « Géophotographie d'une espace » : l'image d'expression et la communication scientifique en géographie. *Cahiers de géographie du Québec*, 25(64), 157–161.  
<https://doi.org/10.7202/021512ar>

**EN MARGE DU CAHIER  
« GÉOPHOTOGRAPHIE D'UN ESPACE » :  
L'IMAGE D'EXPRESSION ET LA COMMUNICATION  
SCIENTIFIQUE EN GÉOGRAPHIE**

*par*

**Yves TESSIER**

*Cartothèque, Bibliothèque de l'Université Laval, Québec, G1K 7P4*

**et**

**Claude COSSETTE**

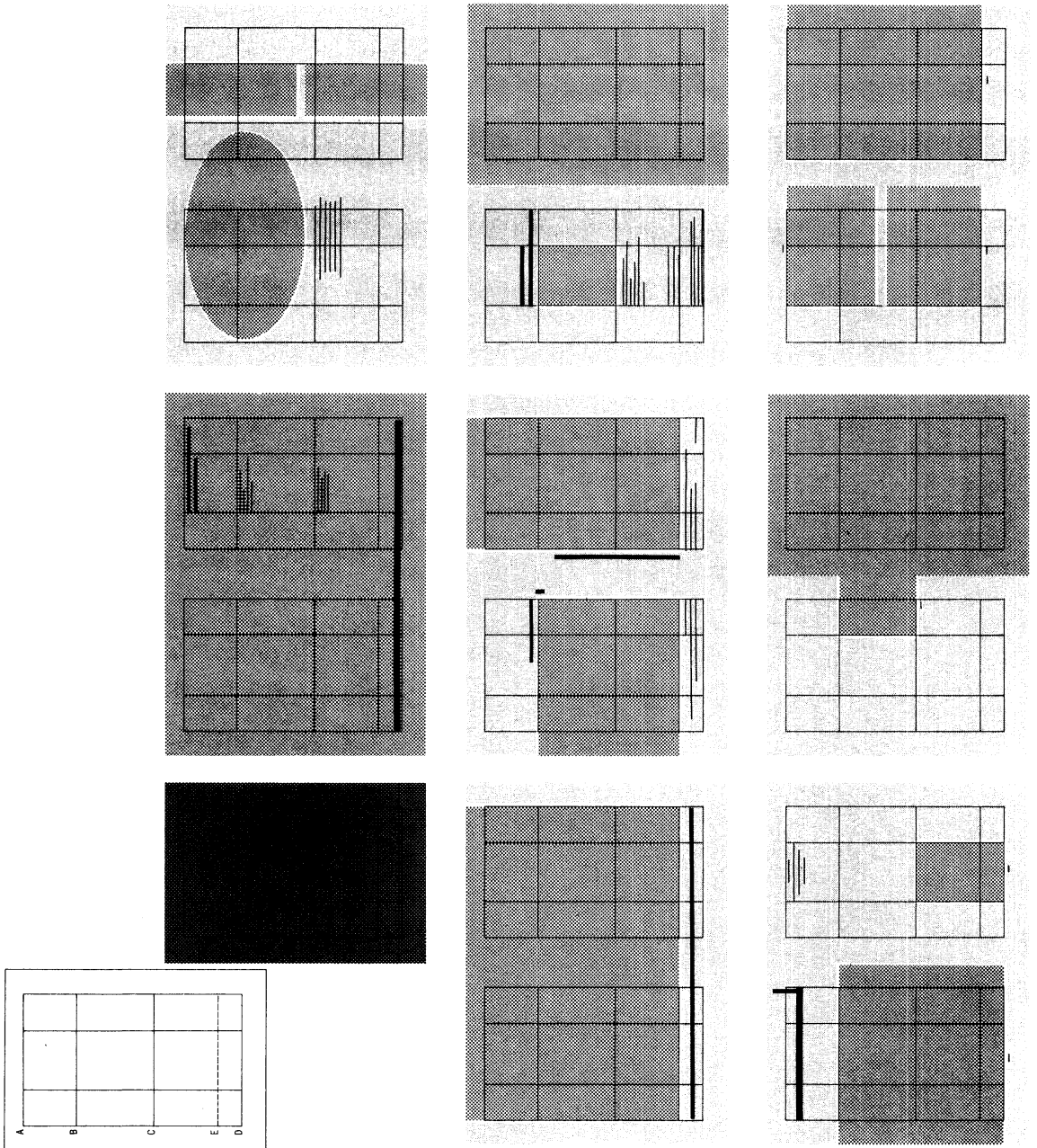
*École des Arts visuels de l'Université Laval, Québec, G1K 7P4*

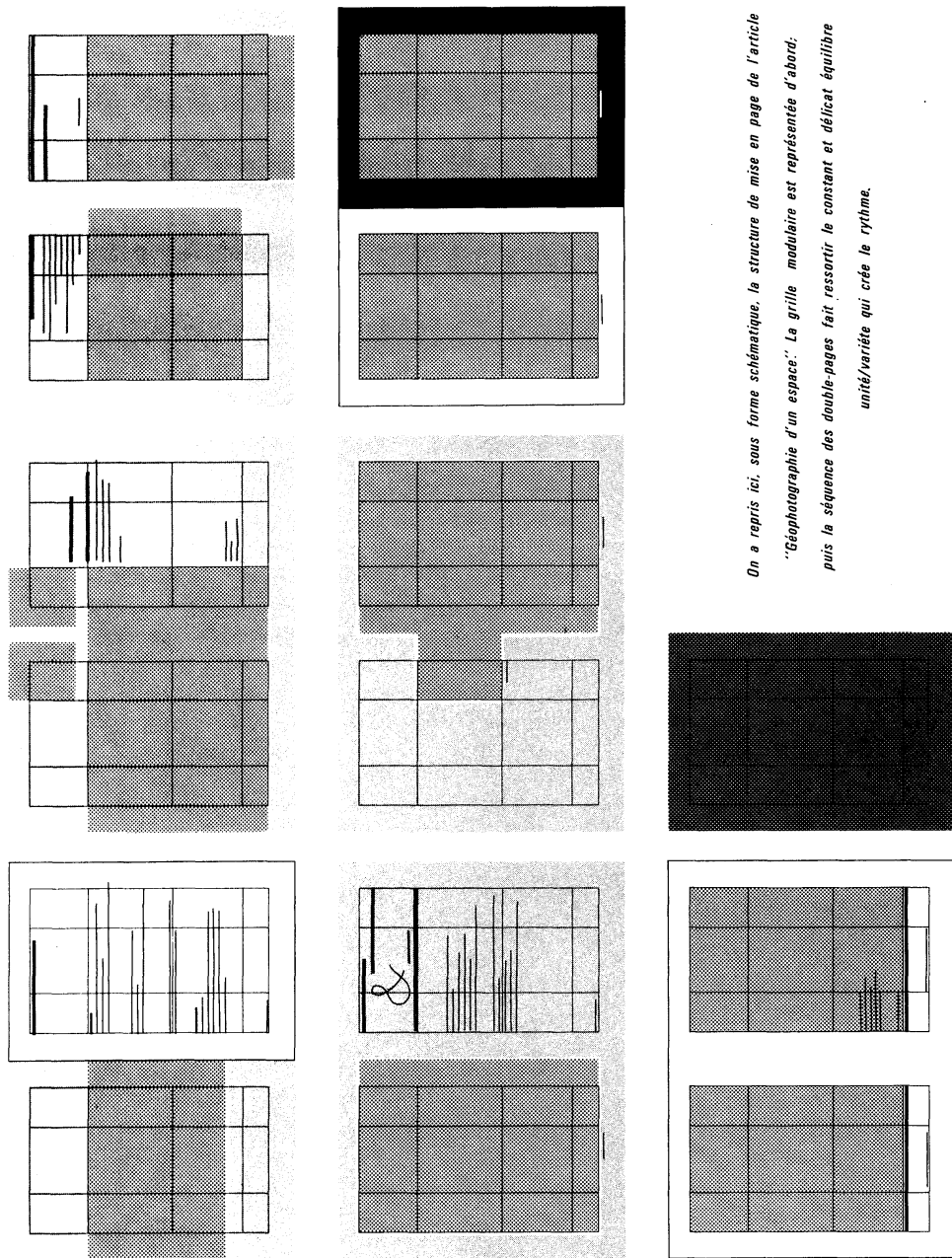
Convenons a priori qu'il existe deux types d'images : les images d'expression qui permettent à leur auteur de se manifester à travers elles, et les images d'illustration qui ont pour fonction de représenter un objet « objectivement ». L'image d'expression peut-elle servir la communication scientifique en général et la géographie en particulier ? Peut-elle le faire mieux ou moins bien que l'image d'illustration ?

La géographie recherche le sens de l'espace, à partir et au-delà du visible. Elle identifie des signes spatiaux entre lesquels elle tisse la trame des interrelations qui permet de révéler « l'esprit géographique ». L'observation explicative des paysages naturels et anthropiques repose sur le traitement d'informations comportant deux caractéristiques significatives : leur possible visualisation et leur localisation dans l'espace-temps. Deux moyens se prêtent particulièrement à la représentation de ce type d'informations : la cartographie, par sa capacité de représentation par convention et dont la spatialité est rendue avec traitement, et la photographie, par sa capacité de représentation analogique et dont la spatialité est rendue sans traitement.

En géographie, la photographie est largement utilisée comme mémoire iconique de l'observation directe. À ce titre, elle doit respecter le caractère « objectif » de l'enregistrement des informations : échelle de référence placée dans l'image (marteau de géologue, boussole, pièce de monnaie), absence d'audaces optiques (peu d'usage des grands angulaires ou des téléobjectifs, pour éviter les « déformations »), négation des effets « artistiques » (cadrages recherchés, aspects formels mis en évidence). La préoccupation consiste à donner une information vraie, objective, observable et vérifiable. Les sémiologues parlent dans ce cas de prééminence de la fonction *référentielle*, qui est à la base de toute communication; « elle définit les relations entre le message et l'objet auquel il réfère; le problème fondamental étant de formuler à propos du réfèrent une information vraie » [Pierre Guiraud, *La sémiologie*, p. 10 (Que sais-je, n° 1421)].

Figure 1





*On a repris ici, sous forme schématique, la structure de mise en page de l'article "Géophotographie d'un espace". La grille modulaire est représentée d'abord; puis la séquence des double-pages fait ressortir le constant et délicat équilibre unité/variété qui crée le rythme.*

En géographie, comme en bien d'autres formes de communication scientifique, la photographie est donc utilisée au premier chef pour sa fonction référentielle, celle d'illustration objective. Cela est vrai au niveau de la prise de vue et cela est vrai (trop malheureusement !) au niveau de son utilisation (mise en page quelconque dans les publications, projections à la hâte de diapositives lors de communications scientifiques, etc.). Pourtant, le sujet qui observe est une mécanique capable non seulement d'enregistrements mais également d'émotions : c'est un humain. En communication, le rapport qui s'établit l'est non seulement entre le message et l'objet, mais également entre le message et l'émetteur. On parle dans ce dernier cas de la fonction *émotive* par laquelle l'observateur traduit son attitude à l'égard de l'objet observé. La photographie réalisée à des fins de géographie — donc scientifique — peut-elle être autant expressive qu'illustrative ? « La fonction référentielle et la fonction émotive sont les bases à la fois complémentaires et concurrentes de la communication, si bien qu'on parle souvent de la double fonction du langage : l'une est cognitive et objective, l'autre affective et subjective » poursuit Guiraud. « Elles supposent des types de codage très différents, la seconde ayant sa source dans les variations stylistiques et dans les connotations. L'objet d'un code scientifique est de neutraliser ces variantes et ces valeurs connotatives alors que les codes esthétiques les actualisent et les développent ».

L'article photographique sur Québec vise à être à la fois objectif et subjectif : il joue sur la complémentarité de la double fonction du langage, mais *en essayant de minimiser la concurrence entre les deux*. En effet, en plus du code scientifique du langage iconique, le code esthétique utilisé se veut dans son genre fonctionnellement valable, c'est-à-dire apte à communiquer efficacement un contenu scientifique mais sous une forme à prééminence iconique plutôt que scriptique. Cette approche de caractère expérimental nous apparaît être assez peu habituelle dans le domaine de la publication scientifique. Qu'on se rassure, les *Cahiers de géographie du Québec* ne deviennent pas pour autant une revue « d'art »... Le contenu de l'article photographique émerge d'une réaction à la fois référentielle et émotive. La lecture des textes par anticipation suggère certains signifiants à illustrer concernant l'espace culturel de Québec. Mais cet angle particulier de vision du paysage, la description des abus qu'on a faits de ce même paysage, le vécu personnel de la progression de certaines balafres urbaines, tout cela déclenche un désir d'implication chez l'auteur. À l'illustration s'adjoint l'expression; l'image isolée appelle la séquence; la photo suggère un texte; le rapprochement engendre le contraste, éclate en oppositions. Des citations font jeter l'ancre aux sens multiples. Les archétypes photographiques de Québec sont peut-être bousculés. Mais photo ne peut mentir...

Le contenu visuel étant fixé, le langage de l'image appelle celui de la page, celui de l'aménagement logique et émotif de l'espace de communication. Ici intervient l'outil nécessaire de la mise en page « sémiologique ». Car le plan de ce double rectangle vertical porte lui aussi ses messages. Du moins, il infléchit ou enrichit le sens des images individuelles ou de ce qui est le plus souvent le cas, des mosaïques qui meublent le dyptique. Dans un premier temps, la mise en page des images impose un ordre au foisonnement de « l'entropie naturelle ». Elle s'ajuste au gabarit de la matière à lire, de ses marges. Blancs du papier en contrepoint des gris de la typographie. Mais rapidement, se fait sentir la nécessité de disposer d'aires plus variées pour faire jouer chacune à sa juste valeur les espaces d'images. Et le metteur en page créera de toutes pièces une grille modulaire qui s'harmonisera avec le gabarit typographique. Ici, au gabarit A-A'/D-D' s'ajouteront les lignes de force B-B', C-C', E-E' à l'horizontale et X-X' et Y-Y' à la verticale. Le metteur en page disposera désormais d'un nombre multiple d'aires de forme et de surface variées (21 aires élémentaires et au total plusieurs centaines d'aires complexes, voir la figure 1).

Il calibrera alors ses images pour qu'elles coïncident exactement avec l'une ou l'autre de ces aires. Mais cela, conformément aux deux fonctions référentielle et émotive. La théorie de l'information dira qu'il faut déceler le point limite entre redondance et information. Le sens commun, trouver l'équilibre entre l'originalité et la banalité; dans un cas comme dans l'autre, pléthore ou pénurie feront décrocher le récepteur. De fait, il ne suffit pas qu'il y ait objectivement information mais encore faut-il que subjectivement la communication s'établisse. Dans tous les domaines de la communication, *y compris celui de la communication scientifique*, les images doivent être porteuses d'information, oui, mais cela ne suffit pas : il est aussi nécessaire qu'elles « charment » les récepteurs pour que cette information soit absorbée. C'est là tout le propos du metteur en page.

Donc, dans un premier temps, le maquettiste d'édition devra imposer un ordonnancement qui, pour conserver l'intérêt, se transformera au fil des pages en rythme : plan fort, plan faible, fort, faible. Dans un deuxième temps, le metteur en pages aidera les images à livrer leur contenu. En parlant simple et clair, il fait ressortir le message implicite. Il usera pour cela d'un nombre limité de variables graphémiques : la taille, le grain, la valeur, la couleur, l'orientation et la forme. Chacune de ces variables permet de créer un tissu complexe d'interrelations qui accentuent les contenus significatifs des images. Puis des rapports surgissent de réseaux d'images (paires, triades, etc.), en particulier les rapports de similitude et de différence. C'est donc avec ce matériau que le maquettiste réalise sa mise en page sémiologique. Il n'a en tête qu'un but : mettre au point une séquence de doubles pages « artistiques » (rythme, harmonie, contraste) qui fera valoir le contenu « scientifique » des images.

NOTE AUX LECTEURS : Les auteurs apprécieront recevoir les commentaires des personnes désireuses d'exprimer leur point de vue sur cette expérience de communication scientifique par l'image.